



par André Videau

CHEF !

Film camerounais
de Jean-Marie Teno

► Outre une farouche opposition au pouvoir totalitaire de Paul Biya, président de la "démocrature" du Cameroun, Jean-Marie Teno avoue, parmi les motivations qui l'ont conduit à réaliser cette sorte de documentaire sous forme d'essai et de pamphlet, son envie de dénoncer, à tous les échelons de la société camerounaise, la forte propension de ses compatriotes à se satisfaire d'un système fortement hiérarchisé. Avec tout ce que cela implique d'obéissance passive, de servilité et de prébendes, de survivances de coutumes surannées parfois grotesques, parfois monstrueuses, niant les droits de l'homme – et, de façon encore plus flagrante, de la femme –, sans parler des abus de pouvoir sous une forme pyramidale qui, au final, écrase le plus faible et le plus démuné. C'est à travers une enquête sur le terrain pour dénoncer à la racine les dégâts de cette chefferie généralisée que s'imposera, avec une grande intensité dramatique, la perversion de tout l'édifice social, avec ses évi-

dentés répercussions à tous les niveaux de comportement, y compris les plus humbles, et les manquements inéluctables au respect des droits élémentaires (et même de la vie) des individus. En marge d'une grandiose cérémonie de passation des pouvoirs héréditaires d'un potentat local, un jeune voleur de poules est pris à partie par la foule et sur le point d'être lynché à mort, selon la stricte application de la loi et à l'évidente et malsaine satisfaction des instincts et frustrations des badauds. Face à la foule, un vieillard, aussi décalé qu'un juriste international, âme charitable égarée dans la vindicte populaire et son simulacre de justice, psalmodie imperturbablement le bon droit.

D'autres éléments viendront étayer le procès du régime dressé par ce moyen-métrage qui passe sans transition du documentaire au réquisitoire, passage renforcé par une prise de parole directe et virulente du réalisateur. Des femmes militantes dénoncent le régime matrimonial hérité du code civil français de 1804. Une incursion en salle des mariages en montre, par-delà le grotesque, tout le caractère obsolète et inégali-

taire. Prennent aussi la parole un opposant démocrate de l'association Cap liberté, et l'écrivain Mongo Beti, patriarche de la lutte pour les droits civiques, qui a fait de sa librairie de Yaoundé la citadelle de la liberté d'expression.

Enfin, et surtout, on assiste à un long échange avec le journaliste Pius Njawe, incarcéré toute une année dans le pourrissoir que sont les prisons du régime, pour avoir seulement fait état d'une rumeur et d'un questionnement sur l'état de santé de l'omnipotent président. Sans parler de la prise de conscience aiguë de la monstruosité du régime carcéral, cet emprisonnement aura de graves conséquences personnelles. La femme enceinte du journaliste sera brutalisée lors d'une visite et accouchera d'une fillette morte. C'est à cette petite Justice N. que le film est dédié.

Nul doute que par la parole et l'image, Jean-Marie Teno soit un redoutable débatteur. Trop passionné peut-être pour laisser au débat une part de doute et de nuance qui emporterait plus facilement la conviction et, surtout, pour donner aux séquences une force suggestive trop souvent balayées par des affirma-





tions transformées en évidences. Mais le film se veut une arme qui ne s'embarrasse pas de précautions. Certains penseront que c'est ce qui fait sa force, d'autres sa faiblesse. Signalons aussi que *Chef ! est accompagné d'Hommage*, une courte fiction du même Jean-Marie Teno, elle aussi directement inspirée de son engagement politique. *

DANS LA MAISON DE MON PÈRE

Film marocain
de Fatima Jebli Ouazzani

► Voilà plus de seize ans que Fatima Jebli Ouazzani a rompu avec les contraintes de son milieu familial marocain pour

aller vivre plus librement aux Pays-Bas. Elle voulait principalement se soustraire à la tyrannie coutumière d'un père qui souhaitait la donner vierge au mari de son choix. S'acheminant aujourd'hui vers la quarantaine, célibataire, sans enfant et acquiesse à quelques valeurs humanistes de l'Occident, le désir (la nécessité ?) lui est apparu d'effectuer un retour au pays des origines pour y entreprendre une quête de ce père fui et si longtemps honni. Et peut-être une reconquête. On peut toujours rêver et le film, à travers quelques séquences oniriques, ne s'en privera pas.

Pour tenter de favoriser la rencontre et renouer le dialogue, il

fallait un média plus fort que l'écriture ou la parole, déjà vouées à l'échec. Il fallait une œuvre à plusieurs registres qui raisonne et émeuve à la fois, qui ne laisse rien dans l'ombre, mais n'expose rien à la rancune et ne creuse encore les écarts. Cela nous vaut un beau film porté par la nécessité, bandé comme un arc prêt à décocher des flèches. Celles qui visent l'amour plus que la guerre.

Sous un titre empreint de gravité, emprunté aux textes fondateurs, il sera question "d'armes pacifiées", toutes bonnes à utiliser : l'autobiographie en forme de journal intime, l'enquête au sein de la famille (dont l'époustouffant couple des grands-parents, entre habitude, détestation et, finalement, complicité goguenarde), les témoignages faisant référence aux lois, aux coutumes et aux moyens de les contourner. Étudiants libéraux ou intégristes, sociologues croquant la sexologie au tableau noir de l'université mais plus réservés sur le divan familial... tous sont un peu piégés par les retournements de leurs principes et le passage si délicat du général au particulier.

Enfin, pour laisser la part belle à la partie adverse – la pertinence et l'impact du film doivent beaucoup à cette équité non dénuée de malice ou simplement laissée à la force des

images –, le film suit un autre retour au bercail. Celui d'une jeune Marocaine née en Hollande qui, attirée par les falbalas autant que par l'authenticité identitaire, veut faire sur place un mariage traditionnel et a conservé sa virginité pour se conformer au cérémonial. On la suit éblouie de fastes et néanmoins inquiétée par un rituel qui semble bien vouer à la régression une jeune fille émancipée.

Il faut le dire, ce film n'est pas la énième réquisitoire contre le sort matrimonial fait aux femmes musulmanes et notamment aux Maghrébines. Tout ici est plus complexe, plus sensible et beaucoup plus efficace. La franche explication – autant que faire se peut – avec ce père “répudiateur” et tyran domestique aura peut-être lieu. C'est une affaire intime entre Fatima Jebli Ouazzani et les siens. En tout cas, le film aura, sans démagogie et avec une implacable logique, apporté du grain à moudre pour enfin débarrasser les esprits de l'horrible métaphore du vieux couscous dont personne ne veut, appliquée à celles qui ont perdu leur virginité hors mariage et que réitère gaillardement le grand-père du fond de son impotence.

Dernière remarque qui peut venir à l'esprit du spectateur français : on disserte beaucoup, concernant les jeunes d'origine

maghrébine, de la déchirure entre culture d'origine et culture d'accueil. Il semble que chez nos voisins du nord, l'écart soit encore plus grand entre militantisme permissif d'une part et repli communautaire restrictif de l'autre. Et donc l'équilibre plus difficile à trouver. ✱

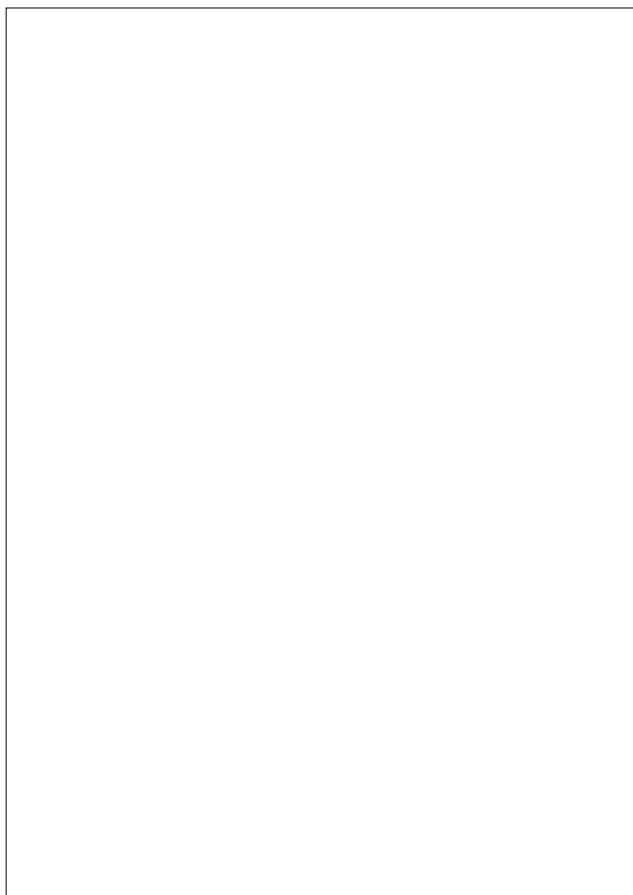
LE PETIT HOMME

Film iranien

de Ebrahim Foruzesh

► Commençons par une constatation sans doute très injuste, donc exprimée avec précaution et retenue. N'est-on pas, avec

Le petit homme, troisième film d'Ibrahim Feruzesh après *La clé* et *La jarre*, en train d'atteindre la limite de ce cinéma “à l'iranienne” magnifié par Kiarostami ? Cinéma qui se joue des interdits sans toujours chercher à les abattre, et pour cela utilise l'enfance, terre de liberté en sursis, à travers d'émouvantes et édifiantes histoires de dénuement, de dévouement, de solidarités, qu'enluminent des frimousses de héros en herbe, prompts à éclipses les adultes écrasés par les tâches quotidiennes dans le remue-ménage des villes ou l'aridité des campagnes. On a jusque-



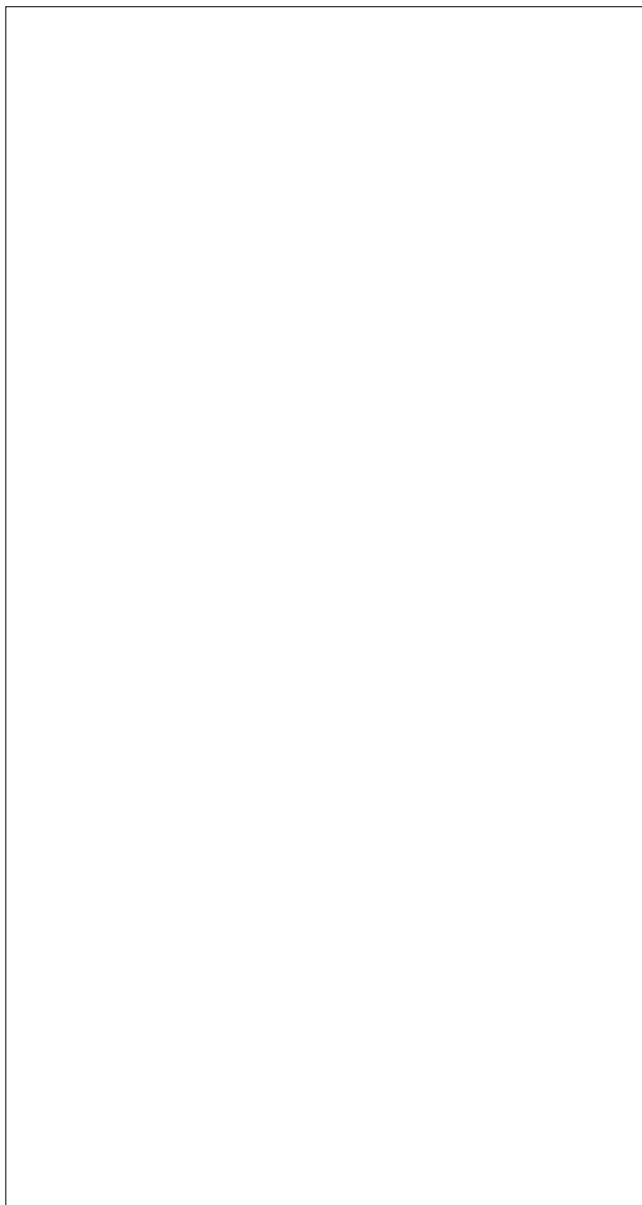
ses forces vives, s'absentait des écrans. Ce qui, au fond, n'était pas pour déplaire aux idéologies dominantes, peu enclines au constat et à la contestation.

Mweze Dieudonné Ngangura, réalisateur déjà expérimenté de plusieurs fictions et documentaires, ne s'est pas embarrassé de telles directives. Il n'a pas cru bon de céder à un prétendu goût du jour. Avec les bonnes vieilles recettes de la comédie, son film met hardiment les pieds dans les plats que se repassent l'ancienne puissance coloniale et son ex-colonie en proie à "l'indépendance gouvernementale", pas tout à fait conforme aux rêves de liberté et de prospérité. L'incrustation de documents d'époque vient, à point nommé, rappeler quelques dérisoires ou coupables faits historiques. Comme tout cela est cuisiné avec talent, humour, et un mélange de tendresse et de férocité, le plaisir est au rendez-vous autant que la surprise.

Imaginez que Mani, roi des Bakongos, une dynastie hélas plus prestigieuse que puissante, déboule à Bruxelles, nanti de ses seuls attributs distinctifs (boubou, toque, collier de cauris et canne sculptée). Tout juste de quoi séduire les antiquaires exotiques ! Gérard Essomba, comédien émérite, se taille ici une grande part dans le succès du film et apporte, si besoin est, quelques pistes de réflexion à

ceux qui s'affligent de la médiocrité des prestations "d'artistes de couleurs" ou à ceux qui pensent trouver des solutions dans l'application de quotas. On n'a pas besoin de légiférer avec le talent, il s'impose naturellement. Mani vient pour tenter de retrouver sa fille Mwana (Dominique Mesa), partie dans l'ombre pro-

tectrice des religieuses pour faire des études de médecine. Mais les lieux ont bien changé depuis sa dernière visite lors de l'Exposition universelle de 1958. Alternant, comme bien des déracinés, entre naïveté et roublardise, il va connaître une cascade d'aventures cocasses ou douloureuses et multiplier les ren-



contres catastrophiques ou providentielles. Ce faisant, le film s'en donne à cœur joie pour broder et brocarder sur les problèmes d'identité, d'intégration, de solidarité, de générosité et de magouille. En prennent pour leur grade les anciens colons nostalgiques, les jeunes "sapeurs", fine fleur du dandyisme et de l'immigration, les fringants protégés du népotisme diplomatique...

Le vieux roi ne passe pas son temps à s'indigner. Il succombe lui aussi à bien des tentations que cette société déboussolée offre à tout venant. Il n'en sera que plus enclin à la clémence quand enfin il retrouvera Mwana, pas tout à fait où il l'attendait. Il sera toujours temps de se ressaisir et de retourner à la case départ. Certes, ce final accuse quelques faiblesses, comme si, l'essentiel étant dit et bien dit, on pouvait un peu bâcler la sortie. Reste l'impact d'une comédie grinçante, pleine de charme. *

SAUVE-MOI

Film français
de Christian Vincent

► Ricardo Montserrat, auteur publié dans la "Série noire", est coutumier des ateliers d'écriture menés avec des exclus ou des "publics en difficulté". Certains de ces ateliers, particulièrement productifs, aboutissent à la

rédaction d'un polar susceptible de figurer sur le marché de l'édition. Tel fut le cas de l'expérience menée avec quatorze chômeurs à Lorient, sur le quartier de Kervé, et qui donna *Zone mortuaire*, paru chez Gallimard ("Série noire", 2455-1998) sous la signature du collectif Kelt. Tel fut encore le cas d'une récidive plus élaborée, tant au niveau du dispositif que du soutien des institutions, menée à Roubaix durant l'hiver 1998-1999 avec dix-huit apprentis écrivains "salariés privés d'emploi". Au final sortit un nouveau polar polyphonique, *Ne crie pas* ("Série noire", 2575-2000), toujours sous la houlette de Ricardo Montserrat et sous le label Roseback, référence associative des participants à l'atelier ; il connut un appréciable succès de librairie (20 000 exemplaires vendus).

C'est sur cette expérience peu banale que se greffe, pour ainsi dire en parallèle, la participation de Christian Vincent, réalisateur consacré depuis *La discrète* (1990). Ayant tourné en Nord-Pas-de-Calais pour *Je ne vois pas ce qu'on me trouve* (1997), il avait envie de témoigner plus directement, dans une prochaine fiction, des détresses humaines qu'entraîne le chaos social dû à l'effondrement de certains secteurs de l'économie : "*Je voulais commencer par là où on finit d'habitude, c'est-à-dire m'installer quelque part dans une*

ville, dans un quartier, trouver les décors, rencontrer les gens et alors seulement me mettre à écrire." Les ateliers de Roubaix, qu'il fréquente assidûment, lui fournissent cette opportunité ; indéniablement, le scénario de *Sauve-moi* en découle.

Tout ceci, méritant d'être dit, ne doit pas davantage interférer, quelle que soit la richesse sociale et culturelle de l'opération initiale, avec le regard porté sur le film. Il faut le juger sur pièces. D'ailleurs, s'il est fidèle au contexte, il s'écarte librement des événements rapportés et en différencie les personnages. De l'aventure collective, reste un groupe de copains dont le combat quotidien contre l'adversité renforce la camaraderie. La construction de la maison de Sergio (Philippe Fretun) – emplacement et matériaux sans doute procurés sans garantie – provoque déjà des bisbilles avec le voisinage ; elle fait symboliquement figure de l'œuvre commune à édifier dans un climat de suspicion et un lot inépuisable d'embrouilles. De querelles internes aussi, car les bons sentiments pacificateurs de Willy (Jean-Roger Milo) ne suffisent pas toujours à ramener le calme dans le groupe, pas plus que l'indépendance de Mehdi (Roschdy Zem), à qui son travail de taxi clandestin laisse une marge de liberté et une capacité de prise de conscience dont les autres



mines, des guets-apens de brigands de tous poils. Il incombe aux deux adolescents les plus aguerris et mûris avant l'âge d'assurer l'ordinaire. Amaneh, la fillette, est préposée au ménage, à la nourriture et à la tendresse, mais c'est Nezhad le véritable soutien de famille, qui ne trouve dans le dénuement ambiant qu'à louer sa force pour effectuer quelques travaux éreintants de portefaix.

La besogne la plus lucrative – et la grande aventure commerciale de la contrée – est le transport frauduleux de marchandises vers l'Irak, à dos d'hommes ou de bêtes. Les petits porteurs individuels souffrent plus des rigueurs du climat, de l'insécurité, de la fatigue de la charge que les nantis qui guident les

troupeaux de chevaux et de mulets. Il n'empêche que dans l'hallucinant cortège, tout le monde doit avoir recours à des expédients pour surmonter les difficultés, le dopage des animaux n'étant pas le moins risqué. D'où le dévoilement mystérieux du titre. On verse dans les abreuvoirs quelques litres de vodka. Tout est question de dosage, sinon on peut passer tragiquement du sursaut d'énergie à l'ivresse qui met en péril bêtes, gens et cargaison, et réduit à néant les efforts et les espoirs des passeurs.

Après quelques tentatives peu encourageantes, enfin muni d'un cheval prêté par un oncle, Nezhad affronte les périls de la traversée, encore augmentés par la présence de Mahdi, ballot effaré

parmi les marchandises... Cette épopée pathétique, reconstituée avec ceux qui la vivent régulièrement, nous vaut des images d'une beauté poignante et nous étreint d'une émotion difficilement oubliable. *

LA VIERGE DES TUEURS

Film colombien

de Barbet Schroeder

► Quand les nuits de Medellín s'enluminent d'insolites feux d'artifices, c'est qu'une cargaison de drogue a réussi à franchir les barrages et les contrôles. Une "narco-fiesta" spontanée s'organise, à laquelle participe toute la population. C'est dire combien la ville vit en marge des normes et des moralités communément admises. De

même, à l'approche de Noël, chacun songe à festoyer à l'unisson des célébrations chrétiennes, et les jeunes des quartiers les plus déshérités n'ont d'autre préoccupation que d'offrir à leur mère de somptueux cadeaux. Augmentent alors de façon exponentielle pendant les préparatifs, entre guirlandes, oraisons, pétards et cantiques, les vols, braquages, rackets et autres assassinats.

Cette ville entre religiosité et violence extrême, minorités opulentes et majorités en deçà du seuil de pauvreté, Fernando (German Jaramillo), écrivain quinquagénaire, désabusé mais encore capable de passions, souvent cynique mais la plupart du temps lucide et généreux, la retrouve après trente ans d'absence. Tout a tellement changé qu'il ne sait plus trop s'il y retrouvera des souvenirs d'enfance pour l'aider à vivre, ou des réalités désespérantes capables d'avancer l'heure de sa mort.

Barbet Schroeder s'inspire ici au plus près de l'œuvre autobiographique et éponyme de Fernando Vallejo (parue aux éditions Belfond en 1999), qui a lui-même procédé à l'adaptation. Réalisateur français d'origine allemande et né à Téhéran, Schroeder a passé son enfance en Colombie. Inclassable, il impose avec chacune de ses œuvres, depuis trente ans, de fondamentales remises en cause

et des aspects neufs de sa personnalité et de son talent.

Dans le climat délétère et fascinant d'une ville en proie au crime de sang banalisé et à tous les trafics de l'argent sale, où la ferveur religieuse, sur fond d'invectives et d'imprécations, parvient seule à se frayer un chemin entre les rafales d'armes automatiques et les flots de musiques triviales sortant des haut-parleurs, l'écrivain homosexuel va rencontrer un premier (dernier ?) amour en la personne d'Alexis (Anderson Ballesteros), jeune et bel adolescent *sicario* (tueur).

À son contact, et dans un élan partagé, va reprendre le vieux rêve de Pygmalion. Non pas pour ramener le jeune délinquant à l'honnêteté, mais pour lui faire partager quelques plaisirs élitistes de la vie, et quelques jugements iconoclastes sur la société. Tout cela dans une approche amoraliste propre à soulever l'indignation des bien-pensants mais qui colle parfaitement à l'environnement d'une ville sans repères.

Ultime provocation pour finir de brouiller les cartes et d'embrouiller ceux qui tiendraient à trouver des excuses à toute conduite délictueuse dans l'absolu de la passion : à peine Alexis est-il victime de son fatal cache-cache avec la mort, qu'un Wilmar (Juan David Restrepo), tout aussi beau et dangereux, le remplace dans le lit et le cœur de Fernando. Sans principes ni illusions, comme sa ville, il n'est pas prêt à renoncer à vivre, puisque la vie est un sursis.

On vous l'a dit, on est très loin du convenable pour tous, du politiquement et sexuellement correct. Ajoutons à l'actif de ce film choc, qui a le mérite de bousculer et bouleverser le public et la critique, une étonnante maestria technique dans l'utilisation de la caméra numérique à haute définition. Ainsi, la ville infernale nous est donnée non pas dans un flou artistique dont certains se seraient satisfaits, mais dans une profondeur de champ qui révèle à la perfection ses splendeurs et ses misères, sublimement imbriquées. ✱